

**LE TARTUFFE ou
L'HYPOCRITE**

COMÉDIE

[version de 1664 reconstruite par Georges Forestier et Isabelle
Grellet]

MOLIÈRE

2011

**LE TARTUFFE ou
L'HYPOCRITE**
COMÉDIE

[version de 1664 reconstruite par Georges Forestier et Isabelle
Grellet]

par **J.B.P DE MOLIÈRE**

Imprimé aux dépens de l'Exhumeur, et ne se vend pas À PARIS
Chez les descendants de JEAN RIBOU, au Palais, vis-à-vis La
Porte de l'Église de la Sainte Chapelle, à l'Image S. Louis.

MM. XI. SANS PRIVILÈGE DU ROI

ACTEURS

MADAME PERNELLE, mère d'Orgon.

ELMIRE, femme d'Orgon.

ORGON , mari d'Elmire.

DAMIS, fils d'Orgon.

CLÉANTE, beau-frère d'Orgon.

TARTUFFE, faux dévot.

DORINE, suivante.

FLIPOTE, servante de Mme Pernelle.

Le Scène est à Paris

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE.

**MADAME Pernelle, et Flipotte sa Servante,
ELMIRE, DORINE, DAMIS, CLEANTE.**

MADAME PERNELLE.

Allons, Flipotte, allons ; que d'eux je me délivre.

ELMIRE.

Vous marchez d'un tel pas, qu'on a peine à vous suivre.

MADAME PERNELLE.

Laissez, ma Bru, laissez ; ne venez pas plus loin ;
Ce sont toutes façons, dont je n'ai pas besoin.

ELMIRE.

5 De ce que l'on vous doit, envers vous on s'acquitte.
Mais, ma Mère, d'où vient que vous sortez si vite ?

MADAME PERNELLE.

C'est que je ne puis voir tout ce ménage-ci,
Et que de me complaire, on ne prend nul souci.
10 Oui, je sors de chez vous fort mal édifiée ;
Dans toutes mes leçons, j'y suis contrariée ;
On n'y respecte rien ; chacun y parle haut,
Et c'est, tout justement, la cour du Roi Pétaud.

DORINE.

Si...

MADAME PERNELLE.

Vous êtes, Mamie, une Fille suivante
Un peu trop forte en gueule, et fort impertinente :
15 Vous vous mêlez sur tout de dire votre avis.

DAMIS.

Mais...

Cour du roi Pétaud : Usité dans cette locution ; la cour du roi Pétaud, un lieu de désordre et de confusion et où tout le monde est le maître. [L]

MADAME PERNELLE.

Vous êtes un sot en trois lettres, mon Fils ;
C'est moi qui vous le dis, qui suis votre Grand-Mère ;
Et j'ai prédit cent fois à mon Fils, votre Père,
Que vous preniez tout l'air d'un méchant Garnement,
20 Et ne lui donneriez jamais que du tourment.

ELMIRE.

Mais, ma Mère...

MADAME PERNELLE.

Ma Bru, qu'il ne vous en déplaie,
Votre conduite en tout, est tout à fait mauvaise :
Vous devriez leur mettre un bon exemple aux yeux,
Et leur défunte Mère en usait beaucoup mieux.
25 Vous êtes dépensière, et cet état me blesse,
Que vous alliez vêtue ainsi qu'une Princesse.
Quiconque à son mari veut plaire seulement,
Ma Bru, n'a pas besoin de tant d'ajustement.

CLÉANTE.

Mais, Madame, après tout...

MADAME PERNELLE.

Pour vous, Monsieur son Frère,
30 Je vous estime fort, vous aime, et vous révère :
Mais enfin, si j'étais de mon Fils son Époux,
Je vous prierais bien fort, de n'entrer point chez nous.
Sans cesse vous prêchez des Maximes de vivre,
Qui par d'honnêtes Gens ne se doivent point suivre :
35 Je vous parle un peu franc, mais c'est là mon humeur,
Et je ne mâche point ce que j'ai sur le coeur.

DAMIS.

Votre Monsieur Tartuffe est Bienheureux sans doute...

MADAME PERNELLE.

C'est un Homme de bien, qu'il faut que l'on écoute ;
Et je ne puis souffrir, sans me mettre en courroux,
40 De le voir querellé par un Fou comme vous.

DAMIS.

Quoi ! je souffrirai, moi, qu'un Cagot de Critique,
Vienne usurper céans un pouvoir tyrannique ?
Et que nous ne puissions à rien nous divertir,
Si ce beau Monsieur-là n'y daigne consentir ?

DORINE.

45 S'il le faut écouter, et croire à ses Maximes,
On ne peut faire rien, qu'on ne fasse des crimes,
Car il contrôle tout, ce Critique zélé.

MADAME PERNELLE.

Et tout ce qu'il contrôle, est fort bien contrôlé.
C'est au chemin du Ciel qu'il prétend vous conduire ;
50 Et mon Fils, à l'aimer, vous devrait tous induire.

DAMIS.

Non, voyez-vous, ma Mère, il n'est Père, ni rien,
Qui me puisse obliger à lui vouloir du bien.
Je trahirais mon coeur, de parler d'autre sorte ;
Sur ses façons de faire, à tous coups je m'emporte ;
55 J'en prévois une suite, et qu'avec ce Pied plat
Il faudra que j'en vienne à quelque grand éclat.

DORINE.

Certes, c'est une chose aussi qui scandalise,
De voir qu'un Inconnu céans s'impatronise ;
Qu'un Gueux qui, quand il vint, n'avait pas de souliers,
60 Et dont l'habit entier valait bien six deniers,
En vienne jusque-là, que de se méconnaître,
De contrarier tout, et de faire le Maître.

Impatroniser : S'établir comme chez soi. S'introduire dans une maison et y dominer (avec un sens défavorable). [L]

MADAME PERNELLE.

Hé, merci de ma vie il en irait bien mieux,
Si tout se gouvernait par ses ordres pieux.

DORINE.

65 Il passe pour un Saint dans votre fantaisie ;
Tout son fait, croyez-moi, n'est rien qu'hypocrisie.

MADAME PERNELLE.

Voyez la langue !

DORINE.

À lui, non plus qu'à son Laurent,
Je ne me fierais, moi, que sur un bon Garant.

MADAME PERNELLE.

70 J'ignore ce qu'au fond le Serviteur peut être ;
Mais pour Homme de bien, je garantis le Maître.
Vous ne lui voulez mal, et ne le rebutez,
Qu'à cause qu'il vous dit à tous vos vérités.
C'est contre le Pêché que son coeur se courrouce,
Et l'intérêt du Ciel est tout ce qui le pousse.

DORINE.

75 Oui ; mais pourquoi surtout, depuis un certain temps,
Ne saurait-il souffrir qu'aucun hante céans ?
En quoi blesse le Ciel une visite honnête,
Pour en faire un vacarme à nous rompre la tête ?
Veut-on que là-dessus je m'explique entre nous ?
80 Je crois que de Madame il est, ma foi, jaloux.

MADAME PERNELLE.

Taisez-vous, et songez aux choses que vous dites.
Ce n'est pas lui tout seul qui blâme ces visites ;
Tout ce tracas qui suit les Gens que vous hantez,
Ces Carrosses sans cesse à la Porte plantés,
85 Et de tant de Laquais le bruyant assemblage,
Font un éclat fâcheux dans tout le voisinage.
Je veux croire qu'au fond il ne se passe rien ;
Mais enfin on en parle, et cela n'est pas bien.

CLÉANTE.

Hé, voulez-vous, Madame, empêcher qu'on ne cause ?
90 Ce serait dans la vie une fâcheuse chose,
Si pour les sots discours où l'on peut être mis,
Il fallait renoncer à ses meilleurs Amis :
Et quand même on pourrait se résoudre à le faire,
Croiriez-vous obliger tout le monde à se taire ?
95 Contre la Médisance il n'est point de rempart ;
À tous les sots caquets n'ayons donc nul égard ;
Efforçons-nous de vivre avec toute innocence,
Et laissons aux Causeurs une pleine licence.

DORINE.

Daphné notre voisine, et son petit époux,
100 Ne seraient-ils point ceux qui parlent mal de nous ?
Ceux de qui la conduite offre le plus à rire,
Sont toujours sur autrui les premiers à médire ;
Ils ne manquent jamais de saisir promptement
L'apparente lueur du moindre attachement,
105 D'en semer la nouvelle avec beaucoup de joie,
Et d'y donner le tour qu'ils veulent qu'on y croie.
Des actions d'autrui, teintes de leurs couleurs,
Ils pensent dans le Monde autoriser les leurs,
Et sous le faux espoir de quelque ressemblance,
110 Aux intrigues qu'ils ont, donner de l'innocence,
Ou faire ailleurs tomber quelques traits partagés
De ce blâme public dont ils sont trop chargés.

MADAME PERNELLE.

Tous ces raisonnements ne font rien à l'affaire :
On sait qu'Orante mène une vie exemplaire ;
115 Tous ses soins vont au Ciel, et j'ai su par des Gens,
Qu'elle condamne fort le train qui vient céans.

DORINE.

L'exemple est admirable, et cette Dame est bonne :
Il est vrai qu'elle vit en austère Personne ;
Mais l'âge, dans son âme, a mis ce zèle ardent,
120 Et l'on sait qu'elle est Prude, à son corps défendant,
Tant qu'elle a pu des Coeurs attirer les hommages,
Elle a fort bien joui de tous ses avantages :
Mais voyant de ses yeux tous les brillants baisser,
Au Monde, qui la quitte, elle veut renoncer ;

125 Et du voile pompeux d'une haute sagesse,
 De ses attraits usés, déguiser la faiblesse.
 Ce sont là les retours des Coquettes du temps.
 Il leur est dur de voir désertier les Galants.
 Dans un tel abandon, leur sombre inquiétude
 130 Ne voit d'autre recours que le métier de Prude ;
 Et la sévérité de ces Femmes de bien,
 Censure toute chose, et ne pardonne à rien ;
 Hautement, d'un chacun, elles blâment la vie,
 Non point par charité, mais par un trait d'envie
 135 Qui ne saurait souffrir qu'une autre ait les plaisirs,
 Dont le penchant de l'âge a sevré leurs désirs.

MADAME PERNELLE.

Voilà les contes bleus qu'il vous faut, pour vous plaire.
 Ma Bru, l'on est, chez vous, contrainte de se taire ;
 Car Madame, à jaser, tient le dé tout le jour :
 140 Mais enfin, je prétends discourir à mon tour.
 Je vous dis que mon Fils n'a rien fait de plus sage,
 Qu'en recueillant chez soi ce dévot Personnage ;
 Que le Ciel au besoin l'a céans envoyé,
 Pour redresser à tous votre esprit fourvoyé ;
 145 Que pour votre salut vous le devez entendre,
 Et qu'il ne reprend rien, qui ne soit à reprendre.
 Ces Visites, ces Bals, ces Conversations,
 Sont, du malin Esprit, toutes inventions.
 Là, jamais on n'entend de pieuses paroles,
 150 Ce sont propos oisifs, chansons, et fariboles ;
 Bien souvent le Prochain en a sa bonne part,
 Et l'on y sait médire, et du tiers, et du quart.
 Enfin les Gens sensés ont leurs têtes troublées,
 De la confusion de telles assemblées :
 155 Mille caquets divers s'y font en moins de rien ;
 Et comme l'autre jour un Docteur dit fort bien,
 C'est véritablement la Tour de Babylone,
 Car chacun y babille, et tout du long de l'aune ;
 Et pour conter l'Histoire où ce point l'engagea...
 160 Voilà-t-il pas Monsieur qui ricane déjà ?
 Allez chercher vos Fous qui vous donnent à rire ;
 Et sans... Adieu, ma Bru, je ne veux plus rien dire.
 Sachez que pour céans j'en rabats de moitié,
 Et qu'il fera beau temps, quand j'y mettrai le pied.

Donnant un soufflet à Flipote.

165 Allons, vous ; vous rêvez, et bayez aux Corneilles ;
 Jour de Dieu, je saurai vous frotter les oreilles ;
 Marchons, gaupe, marchons.

Gaupe : Terme d'injure et de mépris.
 Femme malpropre et désagréable. [L]

SCÈNE II.

Cléante, Dorine.

CLÉANTE.

Je n'y veux point aller,
De peur qu'elle ne vînt encor me quereller ;
Que cette bonne Femme...

DORINE.

Ah ! Certes, c'est dommage,
170 Qu'elle ne vous ouït tenir un tel langage ;
Elle vous dirait bien qu'elle vous trouve bon,
Et qu'elle n'est point d'âge à lui donner ce nom.

CLÉANTE.

Comme elle s'est pour rien contre nous échauffée !
Et que de son Tartuffe elle paraît coiffée !

DORINE.

175 Oh vraiment, tout cela n'est rien au prix du Fils ;
Et si vous l'aviez vu, vous diriez, c'est bien pis.
Nos troubles l'avaient mis sur le pied d'homme sage,
Et pour servir son Prince, il montra du courage :
Mais il est devenu comme un Homme hébété,
180 Depuis que de Tartuffe on le voit entêté.
Il l'appelle son Frère, et l'aime dans son âme
Cent fois plus qu'il ne fait Mère, Fils, Frère et Femme.
C'est de tous ses secrets l'unique Confident,
Et de ses actions le Directeur prudent.
185 Il le choie, il l'embrasse ; et pour une Maîtresse,
On ne saurait, je pense, avoir plus de tendresse.
A table, au plus haut bout, il veut qu'il soit assis,
Avec joie il l'y voit manger autant que six ;
Les bons morceaux de tout, il faut qu'on les lui cède ;
190 Et s'il vient à roter, il lui dit, Dieu vous aide.
Enfin il en est fou ; c'est son tout, son Héros ;
Il l'admire à tous coups, le cite à tout propos ;
Ses moindres actions lui semblent des miracles,
Et tous les mots qu'il dit, sont pour lui des Oracles.
195 Lui qui connaît sa dupe, et qui veut en jouir,
Par cent dehors fardés, a l'art de l'éblouir ;
Son Cagotisme en tire à toute heure des sommes,
Et prend droit de gloser sur tous tant que nous sommes.
Il n'est pas jusqu'au Fat, qui lui sert de Garçon,
200 Qui ne se mêle aussi de nous faire leçon.
Il vient nous sermonner avec des yeux farouches,
Et jeter nos Rubans, notre Rouge, et nos Mouches.
Le traître, l'autre jour, nous rompit de ses mains,
Un Mouchoir qu'il trouva dans une Fleur des Saints ;
205 Disant que nous mêlions, par un crime effroyable,
Avec la Sainteté, les parures du Diable.

Cagot : Celui, celle qui a une dévotion suspecte et déplaisante. [L]
Par extention cagotisme, se tenir comme un cagot.

SCÈNE III.

Elmire, Damis, Cléante, Dorine.

ELMIRE.

Vous êtes bien heureux, de n'être point venu
Au discours qu'à la Porte elle nous a tenu.
Mais j'ai vu mon Mari ; comme il ne m'a point vue,
210 Je veux aller là-haut attendre sa venue.

CLÉANTE.

Moi, je l'attends ici pour moins d'amusement,
Et je vais lui donner le bonjour seulement.

DAMIS.

De mon hymen prochain, touchez-lui quelque chose.
J'ai soupçon que Tartuffe à son effet s'oppose.
215 Qu'il oblige mon Père à des détours si grands
Que je ne sais comment trancher ces différends
Et s'il fallait...

DORINE.

Il entre.

SCÈNE IV.

Orgon, Cléante, Dorine.

ORGON.

Ah, mon Frère, bonjour.

CLÉANTE.

Je sortais, et j'ai joie à vous voir de retour :
La Campagne, à présent, n'est pas beaucoup fleurie.

ORGON.

220 Dorine, mon Beau-frère, attendez, je vous prie.
Vous voulez bien souffrir, pour m'ôter de souci,
Que je m'informe un peu des nouvelles d'ici.
Tout s'est-il, ces deux jours, passé de bonne sorte ?
Qu'est-ce qu'on fait céans ? Comme est-ce qu'on s'y porte ?

DORINE.

225 Madame eut, avant-hier, la fièvre jusqu'au soir,
Avec un mal de tête étrange à concevoir.

ORGON.

Et Tartuffe ?

DORINE.

Tartuffe ? Il se porte à merveille,
Gros, et gras, le teint frais, et la bouche vermeille.

ORGON.

Le pauvre Homme !

DORINE.

230 Le soir elle eut un grand dégoût,
Et ne put au Souper toucher à rien du tout,
Tant sa douleur de tête était encor cruelle.

ORGON.

Et Tartuffe ?

DORINE.

Il soupa, lui tout seul, devant elle,
Et fort dévotement il mangea deux Perdrix,
Avec une moitié de Gigot en hachis.

ORGON.

235 Le pauvre Homme !

DORINE.

La nuit se passa toute entière,
Sans qu'elle pût fermer un moment la paupière ;
Des chaleurs l'empêchaient de pouvoir sommeiller,
Et jusqu'au jour, près d'elle, il nous fallut veiller.

ORGON.

Et Tartuffe ?

DORINE.

240 Pressé d'un sommeil agréable,
Il passa dans sa Chambre, au sortir de la Table ;
Et dans son Lit bien chaud, il se mit tout soudain,
Où sans trouble il dormit jusques au lendemain.

ORGON.

Le pauvre Homme !

DORINE.

245 À la fin, par nos raisons gagnée,
Elle se résolut à souffrir la saignée,
Et le soulagement suivit tout aussitôt.

ORGON.

Et Tartuffe ?

DORINE.

Il reprit courage comme il faut ;
Et contre tous les maux fortifiant son âme,
Pour réparer le sang qu'avait perdu Madame,
But à son déjeuner, quatre grands coups de Vin.

ORGON.

250 Le pauvre Homme !

DORINE.

Tous deux se portent bien enfin ;
Et je vais à Madame annoncer par avance,
La part que vous prenez à sa convalescence.

SCÈNE V.

Orgon, Cléante.

CLÉANTE.

À votre nez, mon Frère, elle se rit de vous ;
Et sans avoir dessein de vous mettre en courroux,
255 Je vous dirai tout franc, que c'est avec justice.
A-t-on jamais parlé d'un semblable caprice ?
Et se peut-il qu'un Homme ait un charme aujourd'hui
À vous faire oublier toutes choses pour lui ?
Qu'après avoir chez vous réparé sa misère,
260 Vous en veniez au point...

ORGON.

Halte-là, mon Beau-frère,
Vous ne connaissez pas celui dont vous parlez.

CLÉANTE.

Je ne le connais pas, puisque vous le voulez :
Mais enfin, pour savoir quel Homme ce peut être...

ORGON.

Mon Frère, vous seriez charmé de le connaître,
265 Et vos ravissements ne prendraient point de fin.
C'est un Homme... qui... ha... un Homme... un Homme enfin.
Qui suit bien ses leçons, goûte une paix profonde,
Et comme du fumier, regarde tout le monde.
Oui, je deviens tout autre avec son entretien,
270 Il m'enseigne à n'avoir affection pour rien ;
De toutes amitiés il détache mon âme ;
Et je verrais mourir Frère, Enfants, Mère, et Femme,
Que je m'en soucierais autant que de cela.

CLÉANTE.

Les sentiments humains, mon Frère, que voilà !

ORGON.

275 Ha, si vous aviez vu comme j'en fis rencontre,
Vous auriez pris pour lui l'amitié que je montre.
Chaque jour à l'Église il venait d'un air doux,
Tout vis-à-vis de moi, se mettre à deux genoux.
Il attirait les yeux de l'assemblée entière,
280 Par l'ardeur dont au Ciel il poussait sa prière :
Il faisait des soupirs, de grands élancements,
Et baisait humblement la terre à tous moments ;
Et lorsque je sortais, il me devançait vite,
Pour m'aller à la Porte offrir de l'Eau bénite.
285 Instruit par son Garçon, qui dans tout l'imitait,
Et de son indigence, et de ce qu'il était,
Je lui faisais des dons ; mais avec modestie,
Il me voulait toujours en rendre une partie.
C'est trop, me disait-il, c'est trop de la moitié,
290 Je ne mérite pas de vous faire pitié :
Et quand je refusais de le vouloir reprendre,
Aux Pauvres, à mes yeux, il allait le répandre.
Enfin le Ciel, chez moi, me le fit retirer,
Et depuis ce temps-là, tout semble y prospérer.
295 Je vois qu'il reprend tout, et qu'à ma Femme même,
Il prend pour mon honneur un intérêt extrême ;
Il m'avertit des Gens qui lui font les yeux doux,
Et plus que moi, six fois, il s'en montre jaloux.
Mais vous ne croiriez point jusqu'où monte son zèle ;
300 Il s'impute à péché la moindre bagatelle,
Un rien presque suffit pour le scandaliser,
Jusque-là qu'il se vint l'autre jour accuser
D'avoir pris une Puce en faisant sa prière,
Et de l'avoir tuée avec trop de colère.

CLÉANTE.

305 Parbleu, vous êtes fou, mon Frère, que je crois.
Avec de tels discours vous moquez-vous de moi ?
Et que prétendez-vous que tout ce badinage...

ORGON.

Mon Frère, ce discours sent le libertinage.
Vous en êtes un peu dans votre âme entiché ;
310 Et comme je vous l'ai plus de dix fois prêché,
Vous vous attirerez quelque méchante affaire.

CLÉANTE.

Voilà de vos pareils le discours ordinaire.
Ils veulent que chacun soit aveugle comme eux.
C'est être libertin, que d'avoir de bons yeux ;
315 Et qui n'adore pas de vaines simagrées,
N'a ni respect, ni foi, pour les choses sacrées.
Allez, tous vos discours ne me font point de peur ;

Je sais comme je parle, et le Ciel voit mon coeur.
 De tous vos Façonniers on n'est point les Esclaves,
 320 Il est de faux Dévots, ainsi que de faux Braves :
 Et comme on ne voit pas qu'où l'honneur les conduit,
 Les vrais Braves soient ceux qui font beaucoup de bruit ;
 Les bons et vrais Dévots qu'on doit suivre à la trace,
 Ne sont pas ceux aussi qui font tant de grimace.
 325 Hé quoi ! vous ne ferez nulle distinction
 Entre l'Hypocrisie, et la Dévotion ?
 Vous les voulez traiter d'un semblable langage,
 Et rendre même honneur au masque qu'au visage ?
 Égaler l'artifice, à la sincérité
 330 Confondre l'apparence, avec la vérité ;
 Estimer le Fantôme, autant que la Personne ;
 Et la fausse monnaie, à l'égal de la bonne ?
 Les Hommes, la plupart, sont étrangement faits !
 Dans la juste nature on ne les voit jamais.
 335 La raison a pour eux des bornes trop petites.
 En chaque caractère ils passent ses limites,
 Et la plus noble chose, ils la gâtent souvent,
 Pour la vouloir outrer, et pousser trop avant.
 Que cela vous soit dit en passant, mon Beau-frère.

ORGON.

340 Oui, vous êtes, sans doute, un Docteur qu'on révère ;
 Tout le savoir du Monde est chez vous retiré,
 Vous êtes le seul Sage, et le seul éclairé,
 Un Oracle, un Caton, dans le Siècle où nous sommes,
 Et près de vous ce sont des Sots, que tous les Hommes.

CLÉANTE.

345 Je ne suis point, mon Frère, un Docteur révéré,
 Et le Savoir, chez moi, n'est pas tout retiré.
 Mais en un mot je sais, pour toute ma science,
 Du faux, avec le vrai, faire la différence :
 Et comme je ne vois nul genre de Héros
 350 Qui soient plus à priser que les parfaits Dévots ;
 Aucune chose au Monde, et plus noble, et plus belle,
 Que la sainte ferveur d'un véritable zèle ;
 Aussi ne vois-je rien qui soit plus odieux,
 Que le dehors plâtré d'un zèle spécieux ;
 355 Que ces francs Charlatans, que ces Dévots de Place,
 De qui la sacrilège et trompeuse grimace
 Abuse impunément, et se joue à leur gré,
 De ce qu'ont les Mortels de plus saint, et sacré.
 Ces Gens, qui par une âme à l'intérêt soumise,
 360 Font de Dévotion métier et marchandise,
 Et veulent acheter crédit, et dignités,
 À prix de faux clins d'yeux, et d'élangs affectés.
 Ces Gens, dis-je, qu'on voit d'une ardeur non commune,
 Par le chemin du Ciel courir à leur fortune ;
 365 Qui brûlants, et priants, demandent chaque jour,
 Et prêchent la retraite au milieu de la Cour :
 Qui savent ajuster leur zèle avec leurs vices,
 Sont prompts, vindicatifs, sans foi, pleins d'artifices,
 Et pour perdre quelqu'un, couvrent insolemment,
 370 De l'intérêt du Ciel, leur fier ressentiment ;

Caton [-234 - -149] : surnommé l'Ancien ou le Censeur, romain célèbre par ses vertus, né à Tusculum, l'an 234 av. J.-C. d'une famille obscure. Il mourut l'an 149 après J.-C. à 85 ans. Censeur, il exerça ses fonctions avec une sévérité qui passa en proverbe.

D'autant plus dangereux dans leur âpre colère,
Qu'ils prennent contre nous des armes qu'on révère,
Et que leur passion dont on leur sait bon gré,
Veut nous assassiner avec un fer sacré.
375 De ce faux caractère, on en voit trop paraître ;
Mais les Dévots de cœur sont aisés à connaître.
Notre Siècle, mon Frère, en expose à nos yeux,
Qui peuvent nous servir d'exemples glorieux.
Regardez Ariston, regardez Périandre,
380 Oronte, Alcidamas, Polydore, Clitandre :
Ce titre par aucun ne leur est débattu,
Ce ne sont point du tout Fanfarons de vertu,
On ne voit point en eux ce faste insupportable,
Et leur Dévotion est humaine, est traitable.
385 Ils ne censurent point toutes nos actions,
Ils trouvent trop d'orgueil dans ces corrections,
Et laissant la fierté des paroles aux autres,
C'est par leurs actions, qu'ils reprennent les nôtres.
L'apparence du mal a chez eux peu d'appui,
390 Et leur âme est portée à juger bien d'autrui ;
Point de cabale en eux, point d'intrigues à suivre ;
On les voit pour tous soins, se mêler de bien vivre.
Jamais contre un Pêcheur ils n'ont d'acharnement.
Ils attachent leur haine au Pêché seulement,
395 Et ne veulent point prendre, avec un zèle extrême,
Les intérêts du Ciel, plus qu'il ne veut lui-même.
Voilà mes Gens, voilà comme il faut en user,
Voilà l'exemple enfin qu'il se faut proposer.
Votre homme, à dire vrai, n'est pas de ce modèle,
400 C'est de fort bonne foi que vous vantez son zèle,
Mais par un faux éclat je vous crois ébloui.

ORGON.

Monsieur mon cher Beau-frère, avez-vous tout dit ?

CLÉANTE.

Oui.

ORGON.

Je suis votre valet.

Il veut s'en aller.

CLÉANTE.

De grâce, un mot, mon Frère,
Votre fils m'a chargé de parler d'une affaire ;
405 Damis pour son hymen a parole de vous.

ORGON.

Oui.

CLÉANTE.

Vous aviez pris jour pour un lien si doux.

ORGON.

Il est vrai.

CLÉANTE.

Pourquoi donc en différer la fête ?
Avez-vous bien toujours ce mariage en tête ?

ORGON.

Peut-être.

CLÉANTE.

Vous voulez manquer à votre foi ?

ORGON.

410 Je ne dis pas cela.

CLÉANTE.

Nul obstacle, je crois,
Ne vous peut empêcher d'accomplir vos promesses.

ORGON.

Selon.

CLÉANTE.

Pour dire un mot, faut-il tant de finesses ?
Damis m'a demandé de vous interroger.

ORGON.

Le Ciel en soit loué.

CLÉANTE.

Mais que lui reporter ?

ORGON.

415 Tout ce qu'il vous plaira.

CLÉANTE.

Mais il est nécessaire
De savoir vos desseins. Quels sont-ils donc ?

ORGON.

Ce que le Ciel voudra. De faire

CLÉANTE.

Mais parlons tout de bon.
Damis a votre foi. La tiendrez-vous, ou non ?

ORGON.

Adieu.

CLÉANTE.

420 Pour son amour, je crains une disgrâce,
Et je dois l'avertir de tout ce qui se passe.

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE.

Damis, Dorine.

DAMIS.

Que la Foudre, sur l'heure, achève mes destins ;
Qu'on me traite partout, du plus grand des Faquins,
S'il est aucun respect, ni pouvoir, qui m'arrête,
Et si je ne fais pas quelque coup de ma tête.
425 Il faut que de ce Fat j'arrête les complots,
Et qu'à l'oreille, un peu, je lui dise deux mots.

DORINE.

Ha, tout doux ; envers lui, comme envers votre Père,
Laissez agir les soins de votre Belle-Mère.
Sur l'esprit de Tartuffe, elle a quelque crédit ;
430 Il se rend complaisant à tout ce qu'elle dit,
Et pourrait bien avoir douceur de coeur pour elle.
Plût à Dieu qu'il fut vrai ! la chose serait belle.
Enfin votre intérêt l'oblige à le mander ;
Sur votre hymen rompu elle veut le sonder,
435 Savoir ses sentiments et lui faire connaître
Quels fâcheux démêlés il pourra faire naître,
S'il persiste au dessein de nuire à votre espoir.
Son Valet dit qu'il prie, et je n'ai pu le voir :
Mais ce Valet m'a dit qu'il s'en allait descendre.
440 Sortez donc, je vous prie, et me laissez l'attendre.

DAMIS.

Je puis être présent à tout cet entretien.

DORINE.

Point, il faut qu'ils soient seuls.

DAMIS.

Je ne lui dirai rien.

DORINE.

Vous vous moquez ; on sait vos transports ordinaires,
Et c'est le vrai moyen de gâter les affaires.
445 Sortez.

DAMIS.

Non, je veux voir, sans me mettre en courroux.

DORINE.

Que vous êtes fâcheux ! Il vient, retirez-vous.

SCÈNE II.

Tartuffe, Laurent, Dorine.

TARTUFFE, apercevant Dorine.

Laurent, serrez ma Haire, avec ma Discipline,
Et priez que toujours le Ciel vous illumine.
Si l'on vient pour me voir, je vais aux Prisonniers,
450 Des aumônes que j'ai, partager les deniers.

DORINE.

Que d'affectation, et de forfanterie !

Forfanterie : Action de forfante. Les Comédiens Italiens font mille forfanteries sur le théâtre. [F]

TARTUFFE.

Que voulez-vous ?

DORINE.

Vous dire...

TARTUFFE.

Il tire un mouchoir de sa poche.

Ah ! mon Dieu, je vous prie,
Avant que de parler, prenez-moi ce mouchoir.

DORINE.

Comment ?

TARTUFFE.

Couvrez ce Sein, que je ne saurais voir.
455 Par de pareils objets les âmes sont blessées,
Et cela fait venir de coupables pensées.

DORINE.

Vous êtes donc bien tendre à la tentation ;
Et la Chair, sur vos sens, fait grande impression ?
Certes, je ne sais pas quelle chaleur vous monte :
460 Mais à convoiter, moi, je ne suis point si prompte ;
Et je vous verrais nu du haut jusques en bas,
Que toute votre peau ne me tenterait pas.

TARTUFFE.

Mettez dans vos discours un peu de modestie,
Ou je vais, sur-le-champ, vous quitter la partie.

DORINE.

465 Non, non, c'est moi qui vais vous laisser en repos,
Et je n'ai seulement qu'à vous dire deux mots.
Madame va venir dans cette Salle basse,
Et d'un mot d'entretien vous demande la grâce.

TARTUFFE.

Hélas ! très volontiers.

DORINE, en soi-même.

470 Ma foi, je suis toujours pour ce que j'en ai dit.
Comme il se radoucit !

TARTUFFE.

Viendra-t-elle bientôt ?

DORINE.

Oui, c'est elle en personne, et je vous laisse ensemble.
Je l'entends, ce me semble.

SCÈNE III.

Elmire, Tartuffe.

TARTUFFE.

475 Que le Ciel à jamais, par sa toute bonté,
Et de l'âme, et du corps, vous donne la santé ;
Et bénisse vos jours autant que le désire
Le plus humble de ceux que son amour inspire.

ELMIRE.

Je suis fort obligée à ce souhait pieux :
Mais prenons une Chaise, afin d'être un peu mieux.

TARTUFFE.

Comment, de votre mal, vous sentez-vous remise ?

ELMIRE.

480 Fort bien ; et cette fièvre a bientôt quitté prise.

TARTUFFE.

Mes prières n'ont pas le mérite qu'il faut
Pour avoir attiré cette grâce d'En haut :
Mais je n'ai fait au Ciel nulle dévote instance
Qui n'ait eu pour objet votre convalescence.

ELMIRE.

485 Votre zèle pour moi s'est trop inquiété.

TARTUFFE.

On ne peut trop chérir votre chère santé ;
Et pour la rétablir, j'aurais donné la mienne.

ELMIRE.

C'est pousser bien avant la charité Chrétienne ;
Et je vous dois beaucoup, pour toutes ces bontés.

TARTUFFE.

490 Je fais bien moins pour vous, que vous ne méritez.

ELMIRE.

J'ai voulu vous parler en secret, d'une affaire,
Et suis bien aise, ici qu'aucun ne nous éclaire.

TARTUFFE.

J'en suis ravi de même ; et sans doute il m'est doux,
Madame, de me voir, seul à seul, avec vous.
495 C'est une occasion qu'au Ciel j'ai demandée,
Sans que, jusqu'à cette heure, il me l'ait accordée.

ELMIRE.

Pour moi, ce que je veux, c'est un mot d'entretien,
Où tout votre coeur s'ouvre, et ne me cache rien.

TARTUFFE.

Et je ne veux aussi, pour grâce singulière,
500 Que montrer à vos yeux mon âme toute entière ;
Et vous faire serment, que les bruits que j'ai faits,
Des visites qu'ici reçoivent vos attraits,
Ne sont pas, envers vous, l'effet d'aucune haine,
Mais plutôt d'un transport de zèle qui m'entraîne,
505 Et d'un pur mouvement...

ELMIRE.

Je le prends bien aussi,
Et crois que mon salut vous donne ce souci.

TARTUFFE.

Il lui serre les bouts des doigts.
Oui, Madame, sans doute ; et ma ferveur est telle...

ELMIRE.

Ouf, vous me serrez trop.

TARTUFFE.

C'est par excès de zèle.
510 De vous faire aucun mal, je n'eus jamais dessein,
Et j'aurais bien plutôt ...

Il lui met la main sur le genou.

ELMIRE.

Que fait là votre main ?

TARTUFFE.

Je tâte votre habit, l'étoffe en est moelleuse.

ELMIRE.

Ah ! de grâce, laissez, je suis fort chatouilleuse.
Elle recule sa chaise et Tartuffe rapproche la sienne.

TARTUFFE.

515 Mon Dieu, que de ce Point l'ouvrage est merveilleux !
On travaille aujourd'hui, d'un air miraculeux ;
Jamais, en toute chose, on n'a vu si bien faire.

ELMIRE.

Il est vrai. Mais parlons un peu de notre affaire.
On tient que mon Mari pour suivre votre loi,
520 Veut contraindre son Fils et dégager sa foi.

TARTUFFE.

Il m'en a dit deux mots : mais, Madame, à vrai dire,
Le salut de Damis n'est pas ce qui m'inspire.
Et je vois autre part les merveilleux attraits
De la félicité qui fait tous mes souhaits.

ELMIRE.

525 C'est que vous n'aimez rien des choses de la Terre.

TARTUFFE.

Mon sein n'enferme pas un coeur qui soit de pierre.

ELMIRE.

Pour moi, je crois qu'au Ciel tendent tous vos soupirs,
Et que rien, ici-bas, n'arrête vos désirs.

TARTUFFE.

L'amour qui nous attache aux Beautés éternelles,
530 N'étouffe pas en nous l'amour des temporelles.
Nos sens facilement peuvent être charmés
Des ouvrages parfaits que le Ciel a formés.
Ses attraits réfléchis brillent dans vos pareilles :
Mais il étale en vous ses plus rares merveilles.
535 Il a sur votre face épanché des beautés,
Dont les yeux sont surpris, et les coeurs transportés ;
Et je n'ai pu vous voir, parfaite Créature,
Sans admirer en vous l'Auteur de la Nature,
Et d'une ardente amour sentir mon coeur atteint,
540 Au plus beau des Portraits où lui-même il s'est peint.
D'abord j'appréhendai que cette ardeur secrète
Ne fût du noir Esprit une surprise adroite ;
Et même à fuir vos yeux, mon coeur se résolut,

Vous croyant un obstacle à faire mon salut.
 545 Mais enfin je connus, ô Beauté toute aimable,
 Que cette passion peut n'être point coupable ;
 Que je puis l'ajuster avecque la pudeur,
 Et c'est ce qui m'y fait abandonner mon coeur.
 Ce m'est, je le confesse, une audace bien grande,
 550 Que d'oser, de ce coeur, vous adresser l'offrande ;
 Mais j'attends, en mes vœux, tout de votre bonté,
 Et rien des vains efforts de mon infirmité.
 En vous est mon espoir, mon bien, ma quiétude :
 De vous dépend ma peine, ou ma béatitude ;
 555 Et je vais être enfin, par votre seul Arrêt,
 Heureux, si vous voulez ; malheureux, s'il vous plaît.

ELMIRE.

La déclaration est tout à fait galante :
 Mais elle est, à vrai dire, un peu bien surprenante.
 Vous deviez, ce me semble, armer mieux votre sein,
 560 Et raisonner un peu sur un pareil dessein.
 Un Dévot comme vous, et que partout on nomme...

TARTUFFE.

Ah ! pour être Dévot, je n'en suis pas moins homme ;
 Et lorsqu'on vient à voir vos célestes appas,
 Un coeur se laisse prendre, et ne raisonne pas.
 565 Je sais qu'un tel discours de moi paraît étrange ;
 Mais, Madame, après tout, je ne suis pas un Ange ;
 Et si vous condamnez l'aveu que je vous fais,
 Vous devez vous en prendre à vos charmants attraits.
 Dès que j'en vis briller la splendeur plus qu'humaine,
 570 De mon intérieur vous fîtes souveraine.
 De vos regards divins, l'ineffable douceur,
 Força la résistance où s'obstinait mon coeur ;
 Elle surmonta tout, jeûnes, prières, larmes,
 Et tourna tous mes vœux du côté de vos charmes.
 575 Mes yeux, et mes soupirs, vous l'ont dit mille fois ;
 Et pour mieux m'expliquer, j'emploie ici la voix.
 Que si vous contemplez, d'une âme un peu bénigne,
 Les tribulations de votre Esclave indigne ;
 S'il faut que vos bontés veuillent me consoler,
 580 Et jusqu'à mon néant daignent se ravalier,
 J'aurai toujours pour vous, ô suave merveille,
 Une dévotion à nulle autre pareille.
 Votre honneur, avec moi, ne court point de hasard ;
 Et n'a nulle disgrâce à craindre de ma part.
 585 Tous ces Galants de Cour, dont les Femmes sont folles,
 Sont bruyants dans leurs faits, et vains dans leurs paroles.
 De leurs progrès sans cesse on les voit se targuer ;
 Ils n'ont point de faveurs, qu'ils n'aillent divulguer ;
 Et leur langue indiscrete, en qui l'on se confie,
 590 Déshonore l'Autel où leur coeur sacrifie :
 Mais les Gens comme nous, brûlent d'un feu discret,
 Avec qui pour toujours on est sûr du secret.
 Le soin que nous prenons de notre renommée,
 Répond de toute chose à la Personne aimée ;
 595 Et c'est en nous qu'on trouve, acceptant notre coeur,
 De l'amour sans scandale, et du plaisir sans peur.

Voir "Ah ! Pour être romain, je n'en
 suis pas moins homme :" dans
 Sertorius de Pierre Corneille,
 SERTORIUS, Acte IV, scène 1, vers
 1194.

ELMIRE.

Je vous écoute dire, et votre Rhétorique,
En termes assez forts, à mon âme s'explique.
N'appréhendez-vous point, que je ne sois d'humeur
600 À dire à mon Mari cette galante ardeur ?
Et que le prompt avis d'un amour de la sorte,
Ne pût bien altérer l'amitié qu'il vous porte ?

TARTUFFE.

Je sais que vous avez trop de bénignité,
Et que vous ferez grâce à ma témérité ;
605 Que vous m'excuserez sur l'humaine faiblesse
Des violents transports d'un amour qui vous blesse ;
Et considérerez, en regardant votre air,
Que l'on n'est pas aveugle, et qu'un Homme est de chair.

ELMIRE.

D'autres prendraient cela d'autre façon, peut-être ;
610 Mais ma discrétion se veut faire paraître.
Je ne redirai point l'affaire à mon Epoux ;
Mais je veux en revanche une chose de vous.
Et...

SCÈNE IV.

DAMIS, ELMIRE, TARTUFFE.

DAMIS, sortant du petit cabinet où il s'était retiré.

Non, Madame, non ceci doit se répandre.
J'étais en cet endroit, d'où j'ai pu tout entendre ;
615 Et la bonté du Ciel m'y semble avoir conduit,
Pour confondre l'orgueil d'un Traître qui me nuit ;
Pour m'ouvrir une voie à prendre la vengeance
De son hypocrisie, et de son insolence ;
A détromper mon Père, et lui mettre en plein jour,
620 L'âme d'un Scélérat qui vous parle d'amour.

ELMIRE.

Non, Damis, il suffit qu'il se rende plus sage,
Et tâche à mériter la grâce où je m'engage.
Puisque je l'ai promis, ne m'en dédites pas.
Ce n'est point mon humeur de faire des éclats ;
625 Une Femme se rit de sottises pareilles,
Et jamais d'un Mari n'en trouble les oreilles.

DAMIS.

Vous avez vos raisons pour en user ainsi ;
Et pour faire autrement, j'ai les miennes aussi.
Le vouloir épargner, est une raillerie,
630 Et l'insolent orgueil de sa Cagoterie,
N'a triomphé que trop de mon juste courroux,
Et que trop excité de désordre chez nous.
Le Fourbe, trop longtemps, a gouverné mon Père,

Et desservi mes feux sans craindre ma colère.
635 Il faut que du Perfide il soit désabusé,
Et le ciel, pour cela, m'offre un moyen aisé.
De cette occasion, je lui suis redevable ;
Et pour la négliger, elle est trop favorable.
Ce serait mériter qu'il me la vînt ravir,
640 Que de l'avoir en main, et ne pas m'en servir.

ELMIRE.

Damis...

DAMIS.

Non, s'il vous plaît, il faut que je me croie.
Mon âme est maintenant au comble de sa joie ;
Et vos discours en vain prétendent m'obliger
A quitter le plaisir de me pouvoir venger.
645 Sans aller plus avant, je vais vider d'affaire ;
Et voici justement de quoi me satisfaire.

SCÈNE V.

Orgon, Damis, Tartuffe, Elmire.

DAMIS.

Nous allons régaler, mon Père, votre abord,
D'un incident tout frais, qui vous surprendra fort.
Vous êtes bien payé de toutes vos caresses ;
650 Et Monsieur, d'un beau prix, reconnaît vos tendresses.
Son grand zèle, pour vous, vient de se déclarer.
Il ne va pas à moins qu'à vous déshonorer ;
Et je l'ai surpris, là, qui faisait à Madame
L'injurieux aveu d'une coupable flamme.
655 Elle est d'une humeur douce, et son coeur trop discret
Voulait, à toute force, en garder le secret :
Mais je ne puis flatter une telle impudence,
Et crois que vous la taire, est vous faire une offense.

ELMIRE.

Oui, je tiens que jamais, de tous ces vains propos,
660 On ne doit d'un Mari traverser le repos ;
Que ce n'est point de là que l'honneur peut dépendre,
Et qu'il suffit, pour nous, de savoir nous défendre.
Ce sont mes sentiments ; et vous n'auriez rien dit,
Damis, si j'avais eu sur vous quelque crédit.

Traverser : Susciter des obstacles, des embarras. [L]

SCÈNE VI.
Orgon, Damis, Tartuffe.

ORGON.

665 Ce que je viens d'entendre, ô Ciel ! est-il croyable ?

TARTUFFE.

Oui, mon Frère, je suis un méchant, un coupable,
Un malheureux Pécheur, tout plein d'iniquité,
Le plus grand scélérat qui jamais ait été.
Chaque instant de ma vie est chargé de souillures,
670 Elle n'est qu'un amas de crimes, et d'ordures ;
Et je vois que le Ciel, pour ma punition,
Me veut mortifier en cette occasion.
De quelque grand forfait qu'on me puisse reprendre,
Je n'ai garde d'avoir l'orgueil de m'en défendre.
675 Croyez ce qu'on vous dit, armez votre courroux,
Et comme un Criminel, chassez-moi de chez vous.
Je ne saurais avoir tant de honte en partage,
Que je n'en aie encor mérité davantage.

ORGON, à son Fils.

680 Ah ! traître, oses-tu bien, par cette fausseté,
Vouloir de sa vertu ternir la pureté ?

DAMIS.

Quoi ! la feinte douceur de cette âme hypocrite
Vous fera démentir...

ORGON.

Tais-toi, peste maudite.

TARTUFFE.

Ah ! laissez-le parler, vous l'accusez à tort,
Et vous ferez bien mieux de croire à son rapport.
685 Pourquoi, sur un tel fait, m'être si favorable ?
Savez-vous, après tout, de quoi je suis capable ?
Vous fiez-vous, mon Frère, à mon extérieur ?
Et pour tout ce qu'on voit, me croyez-vous meilleur ?
Non, non, vous vous laissez tromper à l'apparence,
690 Et je ne suis rien moins, hélas ! que ce qu'on pense.
Tout le monde me prend pour un Homme de bien ;
Mais la vérité pure, est, que je ne vaux rien.

S'adressant à Damis.

Oui, mon cher Fils, parlez, traitez-moi de perfide,
D'infâme, de perdu, de voleur, d'homicide.
695 Accablez-moi de noms encor plus détestés.
Je n'y contredis point, je les ai mérités,
Et j'en veux à genoux souffrir l'ignominie,
Comme une honte due aux crimes de ma vie.

ORGON, à Tartuffe.

Mon Frère, c'en est trop.

À son Fils.

Ton coeur ne se rend point,

700 Traître.

DAMIS.

Quoi ! ses discours vous séduiront au point...

ORGON.

Tais-toi, pendard.

À Tartuffe.

Mon Frère, eh ! levez-vous, de grâce.

À son Fils.

Infâme.

DAMIS.

Il peut...

ORGON.

Tais-toi.

DAMIS.

J'enrage ! Quoi, je passe...

ORGON.

Si tu dis un seul mot, je te romprai les bras.

TARTUFFE.

705 Mon Frère, au nom de Dieu, ne vous emportez pas.
J'aimerais mieux souffrir la peine la plus dure,
Qu'il eût reçu pour moi la moindre égratignure.

ORGON, à son Fils.

Ingrat.

TARTUFFE.

Laissez-le en paix. S'il faut à deux genoux
Vous demander sa grâce...

ORGON, à Tartuffe.

Hélas ! vous moquez-vous ?

À son Fils.

Coquin, vois sa bonté.

DAMIS.

Donc...

ORGON.

Paix.

DAMIS.

Quoi, je...

ORGON.

Paix, dis-je.

710 Je sais bien quel motif, à l'attaquer, t'oblige.
Vous le haïssez tous, et je vois aujourd'hui,
Femme, Enfants, et Valets, déchaînés contre lui.
On met impudemment toute chose en usage,
Pour ôter de chez moi ce dévot Personnage :
715 Mais plus on fait d'effort afin de l'en bannir,
Plus j'en veux employer à l'y mieux retenir.
Ah ! je vous brave tous, et vous ferai connaître,
Qu'il faut qu'on m'obéisse, et que je suis le Maître.
Allons, qu'on se rétracte, et qu'à l'instant, fripon,
720 On se jette à ses pieds, pour demander pardon.

DAMIS.

Qui, moi ? de ce coquin, qui par ses impostures...

ORGON.

Ah ! tu résistes, gueux, et lui dis des injures ?
Un bâton, un bâton,

À Tartuffe.

Ne me retenez pas.

À son Fils.

725 Sus, que de ma Maison on sorte de ce pas,
Et que d'y revenir, on n'ait jamais l'audace.

DAMIS.

Oui, je sortirai, mais...

ORGON.

Vite, quittons la place.

Je te prive, pendard, de ma succession,
Et te donne, de plus, ma malédiction.

SCÈNE VII.
Orgon, Tartuffe.

ORGON.

Offenser de la sorte une sainte Personne !

TARTUFFE.

730 Ô Ciel ! pardonne-lui la douleur qu'il me donne.

À Orgon.

Si vous pouviez savoir avec quel déplaisir
Je vois qu'envers mon Frère, on tâche à me noircir...

ORGON.

Hélas !

TARTUFFE.

Le seul penser de cette ingratitude
Fait souffrir à mon âme un supplice si rude...
735 L'horreur que j'en conçois... J'ai le coeur si serré,
Que je ne puis parler, et crois que j'en mourrai.

ORGON.

Il court tout en larmes à la Porte par où il a chassé son Fils.

Coquin. Je me repens que ma main t'ait fait grâce,
Et ne t'ait pas d'abord assommé sur la place.
Remettez-vous, mon Frère, et ne vous fâchez pas.

TARTUFFE.

740 Rompons, rompons le cours de ces fâcheux débats.
Je regarde céans quels grands troubles j'apporte,
Et crois qu'il est besoin, mon Frère, que j'en sorte.

ORGON.

Comment ? Vous moquez-vous ?

TARTUFFE.

On m'y hait, et je vois
Qu'on cherche à vous donner des soupçons de ma foi.

ORGON.

745 Qu'importe ; voyez-vous que mon coeur les écoute ?

TARTUFFE.

On ne manquera pas de poursuivre, sans doute ;
Et ces mêmes rapports, qu'ici vous rejetez,
Peut-être, une autre fois, seront-ils écoutés.

ORGON.

Non, mon Frère, jamais.

TARTUFFE.

Ah ! mon Frère, une Femme
750 Aisément, d'un Mari, peut bien surprendre l'âme.

ORGON.

Non, non.

TARTUFFE.

Laissez-moi vite, en m'éloignant d'ici,
Leur ôter tout sujet de m'attaquer ainsi.

ORGON.

Non, vous demeurerez, il y va de ma vie.

TARTUFFE.

Hé bien, il faudra donc que je me mortifie.
755 Pourtant, si vous vouliez...

ORGON.

Ah !

TARTUFFE.

Soit, n'en parlons plus.
Mais je sais comme il faut en user là-dessus.
L'honneur est délicat, et l'amitié m'engage
A prévenir les bruits, et les sujets d'ombrage.
Je fuirai votre Epouse, et vous ne me verrez...

ORGON.

760 Non, en dépit de tous, vous la fréquenterez.
Faire enrager le monde, est ma plus grande joie,
Et je veux qu'à toute heure avec elle on vous voie.
Ce n'est pas tout encor ; pour les mieux braver tous,
Je ne veux point avoir d'autre héritier que vous ;
765 Et je vais de ce pas, en fort bonne manière,
Vous faire de mon bien donation entière.
Un bon et franc Ami, que pour Frère je prends,
M'est bien plus cher que Fils, que Femme et que Parents.
N'accepteriez-vous pas ce que je vous propose ?

TARTUFFE.

770 La volonté du Ciel soit faite en toute chose.

ORGON.

Le pauvre Homme ! Allons vite en dresser un Écrit,
Et que puisse l'Envie en crever de dépit.

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE.

Cléante, Tartuffe.

CLÉANTE.

Oui, tout le monde en parle, et vous pouvez m'en croire.
L'éclat que fait ce bruit, n'est point à votre gloire ;
775 Et je vous ai trouvé, Monsieur, fort à propos,
Pour vous en dire net ma pensée en deux mots.
Je n'examine point à fond ce qu'on expose,
Je passe là-dessus, et prends au pis la chose.
Supposons que Damis n'en ait pas bien usé,
780 Et que ce soit à tort qu'on vous ait accusé :
N'est-il pas d'un Chrétien, de pardonner l'offense,
Et d'éteindre en son coeur tout désir de vengeance ?
Et devez-vous souffrir, pour votre démêlé,
Que du Logis d'un Père, un Fils soit exilé ?
785 Je vous le dis encore, et parle avec franchise ;
Il n'est petit, ni grand, qui ne s'en scandalise ;
Et si vous m'en croyez, vous pacifierez tout,
Et ne pousserez point les affaires à bout.
Sacrifiez à Dieu toute votre colère,
790 Et remettez le Fils en grâce avec le père.

TARTUFFE.

Hélas! je le voudrais, quant à moi, de bon coeur ;
Je ne garde pour lui, Monsieur, aucune aigreur,
Je lui pardonne tout, de rien je ne le blâme,
Et voudrais le servir du meilleur de mon âme :
795 Mais l'intérêt du Ciel n'y saurait consentir ;
Et s'il rentre céans, c'est à moi d'en sortir.
Après son action qui n'eut jamais d'égale,
Le commerce, entre nous, porterait du scandale :
Dieu sait ce que d'abord tout le monde en croirait ;
800 À pure politique, on me l'imputerait ;
Et l'on dirait partout, que me sentant coupable,
Je feins, pour qui m'accuse, un zèle charitable ;
Que mon coeur l'apprehende, et veut le ménager,
Pour le pouvoir, sous main, au silence engager.

CLÉANTE.

805 Vous nous payez ici d'excuses colorées,
Et toutes vos raisons, Monsieur, sont trop tirées.
Des intérêts du Ciel, pourquoi vous chargez-vous ?
Pour punir le coupable, a-t-il besoin de nous ?
Laissez-lui, laissez-lui le soin de ses vengeances,
810 Ne songez qu'au pardon qu'il prescrit des offenses ;
Et ne regardez point aux jugements humains,
Quand vous suivez du Ciel les ordres souverains.
Quoi ! le faible intérêt de ce qu'on pourra croire,
D'une bonne action, empêchera la gloire ?
815 Non, non, faisons toujours ce que le Ciel prescrit,
Et d'aucun autre soin ne nous brouillons l'esprit.

TARTUFFE.

Je vous ai déjà dit que mon coeur lui pardonne,
Et c'est faire, Monsieur, ce que le Ciel ordonne :
Mais après le scandale, et l'affront d'aujourd'hui,
820 Le Ciel n'ordonne pas que je vive avec lui.

CLÉANTE.

Et vous ordonne-t-il, Monsieur, d'ouvrir l'oreille
À ce qu'un pur caprice à son Père conseille ?
Et d'accepter le don qui vous est fait d'un bien
Où le droit vous oblige à ne prétendre rien.

TARTUFFE.

825 Ceux qui me connaîtront, n'auront pas la pensée
Que ce soit un effet d'une âme intéressée.
Tous les biens de ce monde ont pour moi peu d'appas,
De leur éclat trompeur je ne m'éblouis pas ;
Et si je me résous à recevoir du Père
830 Cette donation qu'il a voulu me faire,
Ce n'est à dire vrai, que parce que je crains
Que tout ce bien ne tombe en de méchantes mains ;
Qu'il ne trouve des Gens, qui l'ayant en partage,
En fassent, dans le Monde, un criminel usage ;
835 Et ne s'en servent pas, ainsi que j'ai dessein,
Pour la gloire du Ciel, et le bien du prochain.

CLÉANTE.

Hé, Monsieur, n'ayez point ces délicates craintes,
Qui d'un juste héritier peuvent causer les plaintes.
Souffrez, sans vous vouloir embarrasser de rien,
840 Qu'il soit, à ses périls, possesseur de son bien ;
Et songez qu'il vaut mieux encor qu'il en mésuse,
Que si de l'en frustrer, il faut qu'on vous accuse.
J'admire seulement que, sans confusion,
Vous en ayez souffert la proposition :
845 Car enfin, le vrai zèle a-t-il quelque maxime
Qui montre à dépouiller l'héritier légitime ?
Et s'il faut que le Ciel dans votre coeur ait mis
Un invincible obstacle à vivre avec Damis,

850 Ne vaudrait-il pas mieux, qu'en Personne discrète,
Vous fissiez de céans une honnête retraite,
Que de souffrir ainsi, contre toute raison,
Qu'on en chasse, pour vous, le Fils de la Maison ?
Croyez-moi, c'est donner de votre prud'homie,
Monsieur ...

TARTUFFE.

855 Il est, Monsieur, trois heures et demie ;
Certain devoir pieux me demande là-haut,
Et vous m'excuserez, de vous quitter sitôt.

CLÉANTE.

Ah !

SCÈNE II.

Elmire, Damis, Dorine, Cléante.

DORINE.

860 De grâce, aidez nous à dissiper l'orage,
Monsieur, son âme souffre une douleur sauvage,
Condamné à sortir du logis dès ce soir,
Damis, tout courroucé, succombe au désespoir.
Son père vient ; joignons nos efforts, je vous prie,
Et tâchons d'ébranler de force, ou d'industrie,
Ce malheureux dessein qui nous a tous troublés.

SCÈNE III.

Orgon, Elmire, Damis, Cléante, Dorine.

ORGON.

Ha, je me réjouis de vous voir assemblés.

À Damis.

865 Je porte, en cet écrit, de quoi vous faire rire,
Et vous savez déjà ce que cela veut dire...

DAMIS, à genoux.

870 Mon père, au nom du Ciel, qui connaît ma douleur,
Et par tout ce qui peut émouvoir votre coeur,
Relâchez-vous un peu des droits de la naissance,
Et dispensez mes vœux de cette obéissance.
Ne me réduisez point, par cette dure Loi,
Jusqu'à me plaindre au Ciel de ce que je vous dois :
Et cette vie, hélas! que vous m'avez donnée,
Ne me la rendez pas, mon Père, infortunée.
875 Si contre un doux espoir que j'avais pu former,
Vous me défendez d'être à ce que j'ose aimer ;
Au moins, par vos bontés, qu'à vos genoux j'implore,
Ne me privez donc pas de ces lieux que j'adore ;

880 Et ne me portez point à quelque désespoir,
En vous servant, sur moi, de tout votre pouvoir.

ORGON, se sentant attendrir.

Allons, ferme, mon coeur, point de faiblesse humaine.

DAMIS.

885 Vos tendresses pour lui, ne me font point de peine ;
Faites-les éclater, donnez-lui votre bien ;
Et si ce n'est assez, joignez-y tout le mien,
J'y consens de bon coeur, et je vous l'abandonne.
Mais, de grâce laissez...

ORGON.

Debout. Je vous l'ordonne.

DORINE.

Mais quoi...

ORGON.

Taisez-vous, vous. Parlez à votre écot,
Je vous défends, tout net, d'oser dire un seul mot.

CLÉANTE.

Si par quelque conseil, vous souffrez qu'on réponde...

ORGON.

890 Mon Frère, vos conseils sont les meilleurs du monde,
Ils sont bien raisonnés, et j'en fais un grand cas ;
Mais vous trouverez bon que je n'en use pas.

ELMIRE, à son Mari.

895 À voir ce que je vois, je ne sais plus que dire,
Et votre aveuglement fait que je vous admire.
C'est être bien coiffé, bien prévenu de lui,
Que de nous démentir sur le fait d'aujourd'hui.

ORGON.

900 Je suis votre Valet, et crois les apparences.
Pour mon fripon de Fils, je sais vos complaisances,
Et vous avez eu peur de le désavouer
Du trait qu'à ce pauvre Homme il a voulu jouer.
Vous étiez trop tranquille enfin, pour être crue,
Et vous auriez paru d'autre manière émue.

ELMIRE.

905 Est-ce qu'au simple aveu d'un amoureux transport,
Il faut que notre honneur se gendarme si fort ?
Et ne peut-on répondre à tout ce qui le touche,
Que le feu dans les yeux, et l'injure à la bouche ?
Pour moi, de tels propos, je me ris simplement,
Et l'éclat, là-dessus, ne me plaît nullement.
J'aime qu'avec douceur nous nous montrions sages,

910 Et ne suis point, du tout, pour ces prudes sauvages,
Dont l'honneur est armé de griffes, et de dents,
Et veut, au moindre mot, dévisager les Gens.
Me préserve le Ciel d'une telle sagesse !
Je veux une Vertu qui ne soit point diablesse,
915 Et crois que d'un refus, la discrète froideur,
N'en est pas moins puissante à rebuter un coeur.

ORGON.

Enfin je sais l'affaire, et ne prends point le change.

ELMIRE.

J'admire, encore un coup, cette faiblesse étrange.
Mais que me répondrait votre incrédulité,
920 Si je vous faisais voir qu'on vous dit vérité ?

ORGON.

Voir ?

ELMIRE.

Oui.

ORGON.

Chansons.

ELMIRE.

Mais quoi ! si je trouvais manière
De vous le faire voir avec pleine lumière ?

ORGON.

Contes en l'air.

ELMIRE.

Quel homme ! Au moins répondez-moi.
Je ne vous parle pas de nous ajouter foi :
925 Mais supposons ici, que d'un lieu qu'on peut prendre,
On vous fît clairement tout voir, et tout entendre,
Que diriez-vous alors de votre Homme de bien ?

ORGON.

En ce cas, je dirais que... Je ne dirais rien,
Car cela ne se peut.

ELMIRE.

L'erreur trop longtemps dure,
930 Et c'est trop condamner ma bouche d'imposture.
Il faut que par plaisir, et sans aller plus loin,
De tout ce qu'on vous dit, je vous fasse témoin.

ORGON.

Soit, je vous prends au mot. Nous verrons votre adresse
Et comment vous pourrez remplir cette promesse.

ELMIRE.

935 Faites-le-moi venir.

DORINE.

Son esprit est rusé,
Et peut-être, à surprendre, il sera malaisé.

ELMIRE.

Non, on est aisément dupé par ce qu'on aime,
Et l'amour-propre, engage à se tromper soi-même.
Faites-le-moi descendre ; et vous, retirez-vous.

Parlant à Cléante et à Damis.

SCENE IV.

Elmire, Orgon.

ELMIRE.

940 Approchons cette Table, et vous mettez dessous

ORGON.

Comment ?

ELMIRE.

Vous bien cacher, est un point nécessaire.

ORGON.

Pourquoi sous cette Table ?

ELMIRE.

Ah ! mon Dieu, laissez faire,
J'ai mon dessein en tête, et vous en jugerez.
Mettez-vous là, vous dis-je ; et quand vous y serez,
945 Gardez qu'on ne vous voie, et qu'on ne vous entende.

ORGON.

Je confesse qu'ici ma complaisance est grande ;
Mais de votre entreprise, il vous faut voir sortir.

ELMIRE.

Vous n'aurez, que je crois, rien à me repartir.
à son Mari qui est sous la Table.
950 Au moins, je vais toucher une étrange matière,
Ne vous scandalisez en aucune manière.
Quoi que je puisse dire, il doit m'être permis,
Et c'est pour vous convaincre, ainsi que j'ai promis.
Je vais par des douceurs, puisque j'y suis réduite,

955 Faire poser le masque à cette âme hypocrite,
Flatter, de son amour, les désirs effrontés,
Et donner un champ libre à ses témérités.
Comme c'est pour vous seul, et pour mieux le confondre,
Que mon âme à ses vœux va feindre de répondre,
960 J'aurai lieu de cesser dès que vous vous rendrez,
Et les choses n'iront que jusqu'où vous voudrez.
C'est à vous d'arrêter son ardeur insensée,
Quand vous croirez l'affaire assez avant poussée ;
D'épargner votre Femme, et de ne m'exposer
965 Qu'à ce qu'il vous faudra pour vous désabuser.
Ce sont vos intérêts, vous en serez le maître,
Et... L'on vient, tenez-vous, et gardez de paraître.

SCÈNE V.

Tartuffe, Elmire, Orgon.

TARTUFFE.

On m'a dit qu'en ce lieu vous me vouliez parler.

ELMIRE.

Oui, l'on a des secrets à vous y révéler :
970 Mais tirez cette Porte avant qu'on vous les dise,
Et regardez partout, de crainte de surprise :
Une affaire pareille à celle de tantôt,
N'est pas assurément ici ce qu'il nous faut.
Jamais il ne s'est vu de surprise de même,
975 Damis m'a fait, pour vous, une frayeur extrême,
Et vous avez bien vu que j'ai fait mes efforts
Pour rompre son dessein, et calmer ses transports.
Mon trouble, il est bien vrai, m'a si fort possédée,
Que de le démentir je n'ai point eu l'idée :
980 Mais par là, grâce au Ciel, tout a bien mieux été,
Et les choses en sont dans plus de sûreté.
L'estime où l'on vous tient, a dissipé l'orage,
Et mon Mari, de vous, ne peut prendre d'ombrage.
Pour mieux braver l'éclat des mauvais jugements,
985 Il veut que nous soyons ensemble à tous moments ;
Et c'est par où je puis, sans peur d'être blâmée,
Me trouver ici seule avec vous enfermée,
Et ce qui m'autorise à vous ouvrir un cœur
Un peu trop prompt, peut-être, à souffrir votre ardeur.

TARTUFFE.

990 Ce langage, à comprendre, est assez difficile,
Madame, et vous parliez tantôt d'un autre style.

ELMIRE.

Ah ! si d'un tel refus vous êtes en courroux,
Que le cœur d'une femme est mal connu de vous !
Et que vous savez peu ce qu'il veut faire entendre,
995 Lorsque si faiblement on le voit se défendre !
Toujours notre pudeur combat, dans ces moments,
Ce qu'on peut nous donner de tendres sentiments.

Quelque raison qu'on trouve à l'amour qui nous dompte,
On trouve à l'avouer, toujours un peu de honte ;
1000 On s'en défend d'abord ; mais de l'air qu'on s'y prend,
On fait connaître assez que notre coeur se rend ;
Qu'à nos voeux, par honneur, notre bouche s'oppose,
Et que de tels refus promettent toute chose.
C'est vous faire, sans doute, un assez libre aveu,
1005 Et sur notre pudeur me ménager bien peu :
Mais puisque la parole enfin en est lâchée,
À retenir Damis, me serais-je attachée ?
Aurais-je, je vous prie, avec tant de douceur,
Écouté tout au long l'offre de votre coeur ?
1010 Aurais-je pris la chose ainsi qu'on m'a vu faire,
Si l'offre de ce coeur n'eût eu de quoi me plaire ?
Et lorsque j'ai voulu moi-même vous forcer
À soutenir l'hymen qu'on disait dénoncer,
Qu'est-ce que cette instance a dû vous faire entendre,
1015 Que l'intérêt qu'en vous on s'avise de prendre,
Et l'ennui qu'on aurait que ce noeud qu'on dissout,
Vînt éloigner un coeur qu'on aime plus que tout.

TARTUFFE.

C'est sans doute, Madame, une douceur extrême,
Que d'entendre ces mots d'une bouche qu'on aime ;
1020 Leur miel, dans tous mes sens, fait couler à longs traits
Une suavité qu'on ne goûta jamais.
Le bonheur de vous plaire, est ma suprême étude,
Et mon coeur, de vos voeux, fait sa béatitude ;
Mais ce coeur vous demande ici la liberté,
1025 D'oser douter un peu de sa félicité.
Je puis croire ces mots un artifice honnête,
Pour m'obliger à faire une honnête retraite ;
Et s'il faut librement m'expliquer avec vous,
Je ne me fierai point à des propos si doux,
1030 Qu'un peu de vos faveurs, après quoi je soupire,
Ne vienne m'assurer tout ce qu'ils m'ont pu dire,
Et planter dans mon âme une constante foi
Des charmantes bontés que vous avez pour moi.

ELMIRE.

Elle tousse pour avertir son mari.
1035 Quoi ! vous voulez aller avec cette vitesse,
Et d'un coeur, tout d'abord, épuiser la tendresse ?
On se tue à vous faire un aveu des plus doux,
Cependant ce n'est pas encore assez pour vous ;
Et l'on ne peut aller jusqu'à vous satisfaire,
1040 Qu'aux dernières faveurs on ne pousse l'affaire ?

TARTUFFE.

Moins on mérite un bien, moins on l'ose espérer ;
Nos voeux, sur des discours, ont peine à s'assurer ;
On soupçonne aisément un sort tout plein de gloire,
Et l'on veut en jouir, avant que de le croire.
1045 Pour moi, qui crois si peut mériter vos bontés,
Je doute du bonheur de mes témérités ;
Et je ne croirai rien, que vous n'ayez, Madame,
Par des réalités, su convaincre ma flamme.

ELMIRE.

Mon Dieu, que votre amour, en vrai Tyran agit !
1050 Et qu'en un trouble étrange, il me jette l'esprit !
Que sur les coeurs, il prend un furieux empire !
Et qu'avec violence il veut ce qu'il désire !
Quoi ! de votre poursuite, on ne peut se parer,
Et vous ne donnez pas le temps de respirer ?
1055 Sied-il bien de tenir une rigueur si grande ?
De vouloir sans quartier, les choses qu'on demande ?
Et d'abuser ainsi, par vos efforts pressants,
Du faible que pour vous, vous voyez qu'ont les Gens ?

TARTUFFE.

Mais si d'un oeil bénin vous voyez mes hommages,
Mais si d'un oeil bénin vous voyez mes hommages,
1060 Pourquoi m'en refuser d'assurés témoignages ?

ELMIRE.

Mais comment consentir à ce que vous voulez,
Sans offenser le Ciel, dont toujours vous parlez ?

TARTUFFE.

Si ce n'est que le Ciel qu'à mes vœux on oppose,
Lever un tel obstacle, est à moi peu de chose,
1065 Et cela ne doit pas retenir votre coeur.

ELMIRE.

Mais des Arrêts du Ciel on nous fait tant de peur.

TARTUFFE.

Je puis vous dissiper ces craintes ridicules,
Madame, et je sais l'art de lever les scrupules.
Le Ciel défend, de vrai, certains contentements ;
1070 Mais on trouve avec lui des accommodements.
Selon divers besoins, il est une Science,
D'étendre les liens de notre conscience,
Et de rectifier le mal de l'action
Avec la pureté de notre intention.
1075 De ces secrets, Madame, on saura vous instruire ;
Vous n'avez seulement qu'à vous laisser conduire.
Contentez mon désir, et n'ayez point d'effroi,
Je vous réponds de tout, et prends le mal sur moi.
Vous toussiez fort, Madame.

ELMIRE.

Oui, je suis au supplice.

TARTUFFE.

1080 Vous plaît-il un morceau de ce jus de Réglisse ?

ELMIRE.

C'est un rhume obstiné, sans doute, et je vois bien
Que tous les jus du Monde, ici, ne feront rien.

Bénin : Qui ne se dit guère que des remèdes et des influences célestes. Un remède bénin, est celui qui purge doucement, sans de grandes évacuations, ni tranchées. Les cieux bénins, les astres bénins ont favorisés son voyage. Hors de là bénin ne se dit guère qu'en riant. Molière [Ecole des Femmes, v. 296] dit en parlant des maris de Paris : "Et les maris aussi les plus bénins du monde". [F]

TARTUFFE.

Cela, certes, est fâcheux.

ELMIRE.

Oui, plus qu'on ne peut dire.

TARTUFFE.

1085 Enfin votre scrupule est facile à détruire,
Vous êtes assurée ici d'un plein secret,
Et le mal n'est jamais que dans l'éclat qu'on fait.
Le scandale du monde, est ce qui fait l'offense ;
Et ce n'est pas pécher, que pécher en silence.

Les vers 1505 et 1506 sont repris à l'identique dans "La critique du Tartuffe", de Villiers (1670) vers 433, 434.

ELMIRE, après avoir encore toussé.

1090 Enfin je vois qu'il faut se résoudre à céder,
Qu'il faut que je consente à vous tout accorder ;
Et qu'à moins de cela, je ne dois point prétendre
Qu'on puisse être content, et qu'on veuille se rendre.
Sans doute, il est fâcheux d'en venir jusque-là,
Et c'est bien malgré moi, que je franchis cela :
1095 Mais puisque l'on s'obstine à m'y vouloir réduire,
Puisqu'on ne veut point croire à tout ce qu'on peut dire,
Et qu'on veut des témoins qui soient plus convaincants,
Il faut bien s'y résoudre, et contenter les Gens.
Si ce consentement porte en soi quelque offense,
1100 Tant pis pour qui me force à cette violence ;
La faute assurément n'en doit pas être à moi.

TARTUFFE.

Oui, Madame, on s'en charge, et la chose de soi...

ELMIRE.

Ouvrez un peu la Porte, et voyez, je vous prie,
Si mon Mari n'est point dans cette Galerie.

TARTUFFE.

1105 Qu'est-il besoin pour lui, du soin que vous prenez ?
C'est un Homme, entre nous, à mener par le nez.
De tous nos entretiens, il est pour faire gloire,
Et je l'ai mis au point de voir tout, sans rien croire.

ELMIRE.

1110 Il n'importe, sortez, je vous prie, un moment,
Et partout, là dehors, voyez exactement.

SCÈNE VI.

Orgon, Elmire.

ORGON, sortant de dessous la Table.

Voilà, je vous l'avoue, un abominable Homme !
Je n'en puis revenir, et tout ceci m'assomme.

ELMIRE.

Quoi ! vous sortez sitôt ? Vous vous moquez des Gens.
Rendez sous le Tapis, il n'est pas encor temps ;
1115 Attendez jusqu'au bout, pour voir les choses sûres,
Et ne vous fiez point aux simples conjectures.

ORGON.

Non, rien de plus méchant n'est sorti de l'Enfer.

ELMIRE.

Mon Dieu, l'on ne doit point croire trop de léger ;
Laissez-vous bien convaincre, avant de vous rendre,
1120 Et ne vous hâtez point, de peur de vous méprendre.

Elle fait mettre son Mari derrière elle.

SCÈNE VII.

Tartuffe, Elmire, Orgon.

TARTUFFE.

Tout conspire, Madame, à mon contentement :
J'ai visité, de l'oeil, tout cet appartement,
Personne ne s'y trouve, et mon âme ravie...

ORGON, en l'arrêtant.

Tout doux, vous suivez trop votre amoureuse envie,
1125 Et vous ne devez pas vous tant passionner.
Ah, ah, l'Homme de bien, vous m'en voulez donner !
Comme aux tentations s'abandonne votre âme !
Vous écartiez mon Fils, et convoitiez ma Femme !
J'ai douté fort longtemps, que ce fût tout de bon,
1130 Et je croyais toujours qu'on changerait de ton :
Mais c'est assez avant pousser le témoignage,
Je m'y tiens, et n'en veux pour moi pas davantage.

ELMIRE, à Tartuffe.

C'est contre mon humeur, que j'ai fait tout ceci ;
Mais on m'a mise au point de vous traiter ainsi.

TARTUFFE.

1135 Quoi ! vous croyez...

ORGON.

Allons, point de bruit, je vous prie ;
Dénichons de céans, et sans cérémonie.

TARTUFFE.

Mon dessein...

ORGON.

Ces discours ne sont plus de saison,
Il faut, tout sur le champ, sortir de la Maison.

SCÈNE VIII.

Tartuffe, Elmire, Orgon, Damis, Cléante.

DAMIS.

1140 Eh bien, vous le voyez, vous frôliez la disgrâce,
Il n'est point de bienfait qu'en son âme il n'efface ;
Et son trop lâche orgueil, trop digne de courroux,
Faisait de vos bontés des armes contre vous !

ORGON.

Oui, mon Fils, et j'en sens des douleurs nonpareilles.

DAMIS.

1145 Laissez-moi, je lui veux couper les deux oreilles.
Contre son insolence, on ne doit point gauchir.
C'est à moi, tout d'un coup, de vous en affranchir ;
Et pour sortir d'affaire, il faut que je l'assomme.

CLÉANTE.

1150 Voilà, tout justement, parler en vrai jeune Homme.
Modérez, s'il vous plaît, ces transports éclatants ;
Nous vivons sous un règne, et sommes dans un temps,
Où par la violence, on fait mal ses affaires.

[Sortie de Tartuffe]

SCÈNE IX ET DERNIÈRE.

**Madame Pernelle, Elmire, Damis, Orgon,
Cléante, Dorine.**

MADAME PERNELLE.

Qu'est-ce ? J'apprends ici de terribles mystères.

ORGON.

Ce sont des nouveautés dont mes yeux sont témoins,
Et vous voyez le prix dont sont payés mes soins.
1155 Je recueille, avec zèle, un Homme en sa misère,
Je le loge, et le tiens comme mon propre Frère ;
De bienfaits, chaque jour, il est par moi chargé,
Je lui confie mon âme, et tout le bien que j'ai ;
Et dans le même temps, le Perfide, l'Infâme,
1160 Tente le noir dessein de suborner ma Femme ;
Et non content encor de ces lâches essais,
Il tente d'abuser de mes propres bienfaits,
Et veut, sur ma famille, user des avantages
Dont le viennent d'armer mes bontés trop peu sages ;
1165 Priver Damis des biens où je l'ai transféré,
Et le réduire au point d'où je l'ai retiré.

DORINE.

Le pauvre Homme !

MADAME PERNELLE.

Mon fils, je ne puis du tout croire
Qu'il ait voulu commettre une action si noire.

ORGON.

Comment ?

MADAME PERNELLE.

Les Gens de bien sont enviés toujours.

ORGON.

1170 Que voulez-vous donc dire avec votre discours,
Ma Mère ?

MADAME PERNELLE.

Que chez vous on vit d'étrange sorte,
Et qu'on ne sait que trop la haine qu'on lui porte.

ORGON.

Qu'a cette haine à faire avec ce qu'on vous dit ?

MADAME PERNELLE.

Je vous l'ai dit cent fois, quand vous étiez petit.

1175 La Vertu, dans le Monde, est toujours poursuivie ;
Les Envieux mourront, mais non jamais l'Envie.

ORGON.

Mais que fait ce discours aux choses d'aujourd'hui ?

MADAME PERNELLE.

On vous aura forgé cent sots contes de lui.

ORGON.

Je vous ai dit déjà, que j'ai vu tout moi-même.

MADAME PERNELLE.

1180 Des Esprits médisants, la malice est extrême.

ORGON.

Vous me feriez damner, ma Mère. Je vous dis,
Que j'ai vu de mes yeux, un crime si hardi.

MADAME PERNELLE.

Les langues ont toujours du venin à répandre ;
Et rien n'est, ici-bas, qui s'en puisse défendre.

ORGON.

1185 C'est tenir un propos de sens bien dépourvu !
Je l'ai vu, dis-je, vu, de mes propres yeux vu,
Ce qu'on appelle vu : Faut-il vous le rebattre
Aux oreilles cent fois, et crier comme quatre ?

MADAME PERNELLE.

1190 Mon Dieu, le plus souvent, l'apparence déçoit.
Il ne faut pas toujours juger sur ce qu'on voit.

ORGON.

J'enrage.

MADAME PERNELLE.

Aux faux soupçons la Nature est sujette ;
Et c'est souvent à mal que le bien s'interprète.

ORGON.

Je dois interpréter à charitable soin,
Le désir d'embrasser ma Femme ?

MADAME PERNELLE.

1195 Il est besoin,
Pour accuser les gens, d'avoir de justes causes,
Et vous deviez attendre à vous voir sûr des choses.

ORGON.

Hé, diantre, le moyen de m'en assurer mieux ?
Je devais donc, ma Mère, attendre qu'à mes yeux

Il eût... vous me feriez dire quelque sottise.

MADAME PERNELLE.

1200 Enfin d'un trop pur zèle on voit son âme éprise,
Et je ne puis du tout me mettre dans l'esprit,
Qu'il ait voulu tenter les choses que l'on dit..

ORGON.

Allez. Je ne sais pas, si vous n'étiez ma Mère,
Ce que je vous dirais, tant je suis en colère.

DORINE.

1205 Juste retour, Monsieur, des choses d'ici-bas.
Vous ne vouliez point croire, et l'on ne vous croit pas.

ORGON.

Vous mettez votre nez où vous n'avez que faire.
Laissons au Ciel le soin de détromper ma mère,
Puis par un doux hymen couronnons en Damis
1210 La constance et l'ardeur d'un coeur vraiment épris.

FIN

PRESENTATION des éditions du THEÂTRE CLASSIQUE

Les éditions s'appuient sur les éditions originales disponibles et le lien vers la source électronique est signalée. Les variantes sont mentionnées dans de rares cas.

Pour faciliter, la lecture et la recherche d'occurrences de mots, l'orthographe a été modernisée. Ainsi, entre autres, les 'y' en fin de mots sont remplacés par des 'i', les graphies des verbes conjugués ou à l'infinitif en 'oître' est transformé en 'aître' quand la graphie moderne l'impose. Il se peut, en conséquence, que certaines rimes des textes en vers ne semblent pas rimer. Les mots 'encor' et 'avecque' sont conservés avec leur graphie ancienne quand le nombre de syllabes des vers peut en être altéré. Les caractères majuscules accentués sont marqués.

La ponctuation est la plupart du temps conservée à l'exception des fins de répliques se terminant par une virgule ou un point-virgule, ainsi que quand la compréhension est sérieusement remise en cause. Une note l'indique dans les cas les plus significatifs.

Des notes explicitent les sens vieillis ou perdus de mots ou expressions, les noms de personnes et de lieux avec des définitions et notices issues des dictionnaires comme - principalement - le Dictionnaire Universel Antoine Furetière (1701) [F], le Dictionnaire de Richelet [R], mais aussi Dictionnaire Historique de l'Ancien Langage Français de La Curne de Saint Palaye (1875) [SP], le dictionnaire Universel Français et Latin de Trévoux (1707-1771) [T], le dictionnaire Trésor de langue française tant ancienne que moderne de Jean Nicot (1606) [N], le Dictionnaire etymologique de la langue française par M. Ménage ; éd. par A. F. Jault (1750), Le Dictionnaire des arts et des sciences de M. D. C. de l'Académie française (Thomas Corneille) [TC], le Dictionnaire critique de la langue française par M. l'abbé Feraud [FC], le dictionnaire de l'Académie Française [AC] suivi de l'année de son édition, le dictionnaire d'Emile Littré [L], pour les lieux et les personnes le Dictionnaire universel d'Histoire et de Géographie de M.N. Bouillet (1878) [B] ou le Dictionnaire Biographique des tous les hommes morts ou vivants de Michaud (1807) [M].